De l'identité narrative

Lecture de Paul Ricœur, Temps et récit I, II, III

Jacques Bres

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3466>

DOI : 10.4000/praxematique.3466

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1989

Pagination : 115-120

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Jacques Bres, « De l'identité narrative », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 11 | 1989, document 6, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3466> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3466>

DE L'IDENTITE NARRATIVE

Paul Ricoeur : Temps et récit I, Seuil, 1983, 320 p.

Temps et récit II, La configuration du temps dans le récit de fiction, Seuil, 1984, 234 p.

Temps et récit III, Le temps raconté, Seuil, 1985, 426 p.

La somme narratologique que P. Ricoeur vient de publier est d'importance. Félicitons-nous qu'elle ne soit pas passée inaperçue. Le philosophe a déjà eu l'occasion de reprendre certaines idées-forces de ses thèses :

- 1987 : "Individu et identité personnelle", in Sur l'individu, Seuil, 54-72.

- 1988 : "L'identité narrative", Esprit 7-8, 295-314, idées qu'il avait déjà avancées au tout début des années 1980 :

- 1980 : Pour une théorie du discours narratif, La Narrativité. Ed. du CNRS, 271 p.

- 1980 : "Narrative time", On narrative, Ed. by W.J.T. Mitchell. The University of Chicago Press, Chicago and London, 165-186.

Les presque 1000 pages de Temps et récit ne sont pas faites cependant de la juxtaposition plus ou moins organisée de différents travaux repris pour les besoins de la cause éditoriale en une seule publication. L'oeuvre se structure autour du cercle - figure heuristique et non "vicieuse" en herméneutique - tracé entre temps et récit :

- le temps devient temps de/pour l'homme de sa figuration narrative ;

- le récit fait sens de ce qu'il figure l'expérience temporelle.

La poétique du récit répond à l'aporétique du temps : "La spéculation sur le temps est une rumination inconclusive à laquelle seule réplique l'activité narrative. Non que celle-ci résolve par suppléance les apories. Si elle les résout, c'est en un sens poétique et non théorétique du terme. La mise en intrigue répond à l'aporie spéculative par un faire poétique capable certes d'éclaircir l'aporie, mais non de la résoudre théoriquement" (I : 21).

L'aporétique du temps sera approfondie initialement à travers la conceptualisation de Saint Augustin, puis, complémentirement à travers celles d'Aristote, de Kant, de Husserl et de Heidegger. La poétique d'Aristote, l'historiographie et la narratologie contemporaine seront les chemins d'accès à la poétique de la narrativité appréhendée dans l'opposition récit historique / récit de fiction. Conduites non pas séparément, mais le plus souvent alternativement, ces analyses ont la forme dialogique d'une "conversation triangulaire entre l'historiographie, la critique littéraire et la philosophie phénoménologique" (I : 125) qui permet d'approcher la dialectique du temps et du récit.

Les concepts clés de l'analyse de la temporalité sont ceux d'intensio et de distensio, empruntés à Saint Augustin. L'expérience temporelle est définie comme discordance dans la concordance. Le présent est triple : présent du passé, présent du présent, présent du futur. Ces trois tensions ne se recouvrent pas : la distensio naît de leur non-coïncidence. Le récit répond au déchirement de l'esprit dans le temps : il est concordance dans la discordance. Pour cela, démonstration doit être faite (1) que le récit, entendu comme agencement des faits, est figure de la concordance ; (2) qu'en tant que figure de la concordance, il est réponse à l'aporétique temporelle. La tâche sera conduite en retravaillant les concepts aristotéliens de muthos et de mimesis que, à l'inverse de beaucoup de commentateurs, le philosophe entend comme des opérations : il traduit conséquemment muthos par mise en intrigue et mimesis par mise en représentation d'action.

Le récit historique répond à l'aporie du temps en élaborant un tiers-temps qui "fait médiation entre le temps vécu et le temps cosmique" ; le récit de fiction, en proposant des variations imaginatives qui approfondissent la chronologie en temporalité. L'entrecroisement des deux visées produit un "rejeton" que Ricoeur nomme "identité narrative" (III : 355), concept vers lequel semble tendre l'entier de la réflexion patiemment conduite de Temps et récit : "Dire l'identité d'un individu ou d'une communauté, c'est répondre à la question : qui a fait telle action ? qui en est l'agent, l'auteur ? Il est d'abord répondu à cette question en nommant quelqu'un, c'est-à-dire en le désignant par un nom propre. Mais quel est le support de la permanence du nom propre ? Qu'est-ce qui justifie qu'on tienne le sujet de l'action, ainsi désigné par son nom, pour le même tout au long d'une vie qui s'étire de la naissance à la mort ? La réponse ne peut être que narrative. Répondre à la question "qui ?", comme l'avait fortement dit Hannah Arendt, c'est raconter l'histoire d'une vie. L'histoire racontée dit le qui de l'action. L'identité du qui n'est donc elle-même qu'une identité narrative".

Le récit propose de l'identité une conception dynamique par l'entremise de laquelle le sujet se construit dans le temps. Le lecteur structure son histoire selon le changement dans la cohésion à partir des histoires qu'on lui raconte. Cette construction d'identité vaut tant pour le sujet individuel que pour le sujet groupal.

Soulignons l'intérêt de la réflexion ricoeurienne pour la narratologie : dans un champ encore massivement occupé par la sémiotique greimassienne, Temps et récit réconcilie récit et sens humain, en articulant la forme narrative au temps, à l'agir, à l'identité. Une double réhabilitation est opérée :

- du temps narratif, réduit à un épiphénomène depuis que Barthes 1966 avait tracé un programme de "déchronologisation" / "relogification" du récit
- de l'intrigue, cette "prise ensemble", si souvent décriée, notamment par l'école du Nouveau Roman.

Prolongeons ce compte rendu, bien trop sommaire pour une oeuvre de cette importance, par la mise en débat de certaines de ses analyses :

(1) Nous éprouvons comme une limitation les privilèges que Ricoeur accorde à l'écrit littéraire : les exemples sur lesquels il s'appuie laissent entendre qu'il ne place en mimesis 2 que les oeuvres légitimées et valorisées par l'institution. Le récit ordinaire, partie immergée de l'iceberg de la narrativité, est quasiment passé sous silence. Y sont faites tout au plus deux références explicites (II : 37 ; II 230), la seconde plaçant (reléguant ?) le récit ordinaire en mimesis 1. Le seuil de narrativité qui sépare préfiguration et configuration sépare récit ordinaire et récit élaboré. La mise en intrigue, en conséquence, semble caractériser le seul second type. Le philosophe n'est-il pas ici interpellé par l'idéologie des lettrés qui tend à séparer l'oeuvre de la production quotidienne ? Il nous paraît, au contraire, que celle-là ne fait que systématiser, approfondir les potentialités de celle-ci, et que donc la narratologie ne saurait faire l'économie du récit ordinaire.

(2) Ricoeur traite du récit en tant que produit non en tant que production. Malgré l'ambiguïté de certaines formulations ("activité narrative" I : 56 ; "activité de raconter une histoire" I : 87), l'analyse de l'acte de raconter cède systématiquement la place à celle de l'art de raconter. Complémentairement, si la réception du récit est prise en compte, il n'en va pas de même pour son énonciation. Une place importante est accordée au lecteur : cette figure de l'articulation mimesis 2 / mimesis 3 souligne, par contraste, l'absence d'une figure équivalente dans l'articulation mimesis 1 / mimesis 2. Absence qui travaille le texte ricoeurien, notamment dans les conclusions sur l'"identité narrative" que nous avons citées : pour rester fidèle à une esthétique de la réception, le philosophe est amené à user de tours grammaticaux qui permettent l'effacement du narrateur : nominalisation ("réponse"), transformation infinitive ("Dire l'identité", "répondre à la question qui ... c'est raconter"), passif impersonnel ("il est répondu"). Mais dans les deux exemples d'identité narrative qu'il donne : la psychanalyse, l'Israël biblique, il considère la narration comme réception et comme production : "un sujet se reconnaît dans l'histoire qu'il se raconte à lui-même sur lui-même" (III : 357) : "La communauté historique qui s'appelle le peuple juif a tiré son identité de la réception même des textes qu'elle a produit". Il nous semble en effet que la fonction structurante du récit pour le sujet est à prendre sur les deux pôles de l'acte narratif.

(3) La mise entre parenthèses du procès de production interdit de considérer une dimension, à nos yeux fondamentale, du temps

humain : celle de l'acte de parole lui-même, nommé par G. Guillaume temps opératif. Ce temps, selon les termes d'André Jacob, introduit à une véritable "révolution temporelle" qui permet au sujet de devenir projet. Par lui, la représentation objective du temps comme puissance qui emporte est inversée en représentation subjective du temps du désir en quête de réalité. Si le récit est concordance temporelle c'est que l'acte narratif est résolution - toujours partielle et temporaire - de la problématique temporelle : par lui le narrateur réinscrit l'(son) agir dans l'orientation temporelle dont se construit son sujet : l'ascendance (voir sur ce concept, notre article ici-même).

(4) Si nous souscrivons à la mise en relation du récit avec la constitution de l'identité temporelle du sujet, nous nous séparons de la conception universaliste que propose l'herméneute dudit sujet. Le sujet-lecteur dont parle P.R. est sinon abstrait, du moins idéal : l'appropriation du texte en quoi consiste la lecture s'opère à partir de l'agir et du pâtir humains considérés comme invariants transhistoriquement, non référés à une historicité dans laquelle ils seraient déterminés. La catégorie de la praxis, si elle est posée, l'est en tant que catégorie universelle sans que soit analysée son incidence sur la construction toujours socio-historique du sujet.

Jacques BRES